

Le discours schizophrène dans « Alicia » de Gabrielle Roy

Marie Bartosova

Volume 34, Number 1-2, 2022

Second souffle – des passeurs de mémoire pour Gabrielle ROY

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1094033ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1094033ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bartosova, M. (2022). Le discours schizophrène dans « Alicia » de Gabrielle Roy. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 34(1-2), 271–277. <https://doi.org/10.7202/1094033ar>

Article abstract

In “Alicia”, a short story from *Rue Deschambault* [*Street of Riches*], Gabrielle Roy presents, through the adult narrator Christine, the character of the little Christine who mimics in a way her sister Alicia, suffering from a mental illness. The former’s artificial discourse which goes hand in hand with just as artificial childish discourse possesses nevertheless certain characteristics of the authentic discourse of schizophrenic speakers: difficulty to establish a reference to the outside world, use of anaphoras, and at certain times, quite a frequent use of lexical ties. Even though the use of the schizophrenic discourse is limited in the above-mentioned short story, it produces well the desired effect: to protect a vulnerable character while increasing its standing.

Le discours schizophrène dans «Alicia» de Gabrielle Roy

Marie BARTOSOVA
St. Thomas University, Fredericton (N-B)

RÉSUMÉ

Dans la nouvelle «Alicia» tirée du recueil *Rue Deschambault*, Gabrielle Roy présente, par l'intermédiaire de la narratrice adulte Christine, le personnage de la petite Christine qui mime en quelque sorte sa soeur Alicia, atteinte d'une maladie mentale. Le discours artificiel de l'adulte, qui se marie à un discours enfantin tout aussi artificiel, possède néanmoins certaines caractéristiques du discours authentique des locuteurs schizophrènes: difficulté d'établir un lien avec le monde extérieur, usage d'anaphores et, à certains moments, emploi fréquent de liens lexicaux. Malgré son usage limité dans la nouvelle «Alicia», le discours schizophrène produit l'effet souhaité: protéger un personnage vulnérable, tout en le valorisant.

ABSTRACT

In "Alicia", a short story from *Rue Deschambault* [*Street of Riches*], Gabrielle Roy presents, through the adult narrator Christine, the character of the little Christine who mimics in a way her sister Alicia, suffering from a mental illness. The former's artificial discourse which goes hand in hand with just as artificial childish discourse possesses nevertheless certain characteristics of the authentic discourse of schizophrenic speakers: difficulty to establish a reference to the outside world, use of anaphoras, and at certain times, quite a frequent use of lexical ties. Even though the use of the schizophrenic discourse is limited in the above-mentioned short story, it produces well the desired effect: to protect a vulnerable character while increasing its standing.

Dans «Alicia», un récit tiré de *Rue Deschambault* (Roy, 1980), la narratrice adulte Christine évoque le souvenir de sa soeur Alicia qui avait été consumée dans sa jeunesse par une maladie mentale. Elle se rappelle aussi combien elle-même, en tant qu'enfant, était attachée à sa soeur: sans comprendre sa souffrance, elle essayait sans cesse de la protéger.

Le point de vue de Christine est contaminé par son effort constant pour protéger Alicia. Le discours de la première en porte des traces: il présente des affinités avec le discours schizophrène.

Le meilleur ouvrage que nous ayons consulté sur le discours schizophrène est celui de Sherry Rochester et J.R. Martin (1979), *Crazy Talk: A Study of the Discourse of the Schizophrenic Speakers*; il nous fournira le cadre théorique de notre étude. Dans cet ouvrage, Rochester et Martin nous rappellent que le terme de schizophrénie avait été forgé en 1911 par le psychiatre suisse Eugen Bleuler pour évoquer les défaillances du discours qui se produisent lorsque celui qui écoute n'arrive pas à suivre celui qui parle, bien que ce dernier emploie des mots familiers dans des phrases généralement bien construites. Mais, objectent-ils, comment peut-on savoir jusqu'à quel point le discours est le reflet de la pensée et jusqu'à quel point celui qui écoute est lui-même confus? À leur avis, il n'y a pas de théorie qui puisse en rendre compte de façon satisfaisante. Ils se contentent alors de constater le fait plutôt évident que les schizophrènes diffèrent, d'une manière frappante, des gens normaux par le contenu et par la forme de leur discours.

Ensuite, ces deux auteurs présentent les résultats d'une série d'analyses de discours qui nous montrent comment les interlocuteurs schizophrènes introduisent de nouvelles données et laissent sous-entendre les données anciennes. S'étant basés sur une comparaison de textes d'entrevues, de récits oraux et d'analyses orales de dessins animés – productions tour à tour d'interlocuteurs schizophrènes à la pensée désordonnée, d'interlocuteurs schizophrènes qui ne souffrent pas du désordre de la pensée¹ et d'interlocuteurs normaux –, les auteurs sont arrivés aux conclusions suivantes:

1. Dans tous les types de production, les interlocuteurs schizophrènes ont du mal à organiser le matériel dont ils veulent se souvenir.
2. De cette difficulté résulte une caractéristique majeure du discours schizophrène, le manque de cohésion, qui avait déjà été identifiée par Bleuler:

[...] In schizophrenia [...] thinking operates with ideas and concepts which have no, or a completely insufficient, connection with the main idea [...] Sometimes, all the associative threads fail and [...] ideas may emerge which have no recognizable connection with preceding ones (Bleuler, 1950, p. 22).

Cette caractéristique est présente lorsqu'il y a un manque de liens sémantiques codés à travers les formes lexicales et grammaticales (puisque la cohésion d'un texte consiste en autre chose qu'en une bonne structure de propositions ou de phrases). Un tel manque s'explique par le fait que tous les interlocuteurs schizophrènes se réfèrent davantage à la situation immédiate et, par conséquent, dépendent moins de liens cohésifs à l'intérieur du texte, tout en dépendant davantage de la cohésion lexicale.

3. Parce qu'ils se réfèrent davantage à la situation immédiate, les interlocuteurs schizophrènes ne réussissent pas vraiment à établir une référence au monde extérieur.

De plus, Rochester et Martin examinent le processus de création du réseau de référence dans le discours schizophrène: ils étudient comment les interlocuteurs schizophrènes y introduisent des personnes, des lieux, des choses ou des concepts qui sont surtout présentés par des groupes nominaux. Puis, ils procèdent à établir une distinction entre les groupes nominaux phoriques qui se réfèrent au contexte et les groupes non phoriques qui désignent de nouveaux participants dans le texte et qui se subdivisent en groupes généraux (concepts universels) et en groupes spécifiques (personnes ou objets spécifiques). Ces auteurs observent que les schizophrènes dont la pensée n'est pas désordonnée se servent des différents groupes nominaux de la même manière que les interlocuteurs normaux, seulement avec une plus grande fréquence, tandis que les schizophrènes à la pensée désordonnée ont tendance à abuser d'un type de groupe nominal: c'est pourquoi ils jouent avec les mots au lieu

de les transformer en moyens de communication. De plus, ils n'emploient pas les groupes non phoriques dans la même mesure que les interlocuteurs normaux: en décrivant peu, ils fournissent des informations de base insuffisantes. Ils supposent que celui qui les écoute *regarde le même film*. Par exemple, en formulant la phrase: «Le gars a tiré le couteau», un interlocuteur schizophrène à la pensée désordonnée pousse celui qui l'écoute à lui demander: «Qui est le gars?», ce à quoi il répond: «Pour me comprendre, cherchez ailleurs».

En outre, les interlocuteurs susmentionnés tendent à employer plus de références d'ordre personnel que les interlocuteurs normaux. Ce faisant, ils *indiquent* au moyen des mots plus qu'ils ne décrivent. À cette fin, ils emploient des pronoms de différentes catégories et des adjectifs démonstratifs qu'on appelle anaphores, tels que «ils» ou «l'» dans «ils me l'ont fait encore». Les interlocuteurs schizophrènes dont la pensée n'est pas désordonnée diffèrent légèrement des autres interlocuteurs schizophrènes: en *indiquant* au moyen des mots, ils se réfèrent plus souvent à un contexte plus précis (aussi diront-ils plus souvent «le gars» au lieu de «il»).

Nous avons déjà énoncé l'hypothèse d'un discours schizophrène dans «Alicia». Il est dû, à notre avis, à un phénomène de mimétisme: le personnage de la petite Christine imite à certains moments celui d'Alicia. Mais il ne faut pas oublier qu'Alicia, tout comme la petite Christine à laquelle se superpose la narratrice adulte, ne s'exprime pas naturellement, comme dans la vie réelle. Créées par Gabrielle Roy, elles doivent produire un certain effet: Alicia doit susciter la compassion du lecteur tout en valorisant son propre mal; Christine doit valoriser Alicia, tout en la protégeant du monde adulte. Le discours schizophrène que Gabrielle Roy leur prête possède-t-il les caractéristiques du discours schizophrène authentique?

Les deux personnages ont de la difficulté à se référer au monde extérieur qui est ici le monde adulte. Alicia, de toute évidence, à cause de sa maladie qui la rend totalement irréaliste, se réfère à ses propres rêves:

– Vois-tu, moi, ce que je voudrais, c'est que personne ne souffre. Je voudrais passer ma vie à empêcher le malheur de toucher les gens: papa, maman d'abord; et puis, oh!

tout le monde. Pourquoi pas tout le monde! Qu'il y a de la peine dans le monde! (Roy, 1980, p. 169);

la petite Christine, à cause de son désir de partager l'univers d'Alicia, mais aussi à cause de l'incapacité d'une enfant de nommer certaines réalités, telle une maladie mentale. Ainsi, chez elle, le discours schizophrène et le discours enfantin s'enchevêtrent-ils (Todorov, 1978). Par exemple, au moment où elle observe Alicia qui s'habille au grenier, elle paraît fascinée par son étrange beauté mais, tout à la fois, elle perçoit la singularité et l'indéfinissable tristesse de celle-ci:

Un jour, au grenier, Alicia se revêtit d'une robe blanche, à sa taille elle mit un large ceinturon bleu ciel; dans ses cheveux, des roses. Je ne l'avais jamais vue aussi belle: et pourquoi était-ce si triste de la voir belle? [...] (Roy, 1980, p. 167)

Elle souhaite tout à la fois être près d'Alicia et la quitter pour aller vers les adultes qui lui expliqueraient le comportement de sa soeur. Mais ce monde rationnel, étranger, se dérobe constamment à elle: «Ils (je veux dire les adultes) me protégeaient de la vérité. Ils me disaient qu'Alicia n'avait rien. Est-ce cela l'enfance: à force de mensonges, être tenue dans un monde à l'écart?» [...] (Roy, 1980, p. 166). Et bien qu'elle affirme que «de chercher seule, sans appui, [la] ramenait quand même dans leur monde à eux » (Roy, 1980, p. 166), elle se trouve constamment rejetée vers le monde de l'enfance et vers le monde énigmatique d'Alicia: ce mouvement de va-et-vient traverse tout le récit.

Parce qu'elle est ainsi livrée à elle-même, la petite Christine doit se contenter de décrire ce qu'elle observe (et la narratrice adulte entre dans son jeu); d'où un grand nombre de groupes nominaux, non phoriques notamment, qui introduisent dans son discours Alicia et différents aspects de son univers. Toutefois, on peut observer le même phénomène dans d'autres récits de *Rue Deschambault* centrés sur un portrait, tels que «Ma tante Thérésina Veilleux» où il n'est pas question de maladie mentale. La seule différence qui oppose «Alicia» à ces autres récits est une plus forte concentration des portraits et descriptions.

La difficulté de construire une référence au monde extérieur se reflète également dans l'emploi de certaines anaphores, telles que «ils» (quelquefois en italique) qui désigne tantôt les parents, tantôt les employés de l'asile, et tient à la

fois du discours enfantin et du discours schizophrène: en tant qu'enfant, Christine souligne le manque de communication entre elle-même et les adultes, mais elle le fait surtout par complicité avec Alicia. En outre, la difficulté mentionnée se traduit par une fréquence relativement grande des liens lexicaux. Le prénom «Alicia» qui donne son titre au récit est souvent répété. Sa récurrence est frappante surtout là où la petite Christine doit se référer à la situation immédiate; ainsi, au moment où Alicia, en proie au désespoir, n'arrive plus à rejoindre sa famille:

Un seul instant donc, nous fûmes nous-mêmes en Alicia, et Alicia fut elle-même en nous, et nous étions sur une même rive, proches à nous toucher, à nous voir... Puis le désespoir a emporté Alicia. Elle a commencé de s'éloigner; et, tout à coup, une sombre rivière invisible s'est creusée entre nous. Alicia, sur l'autre rive, prenait de la distance... mystérieusement... elle se retirait... [...] (Roy, 1980, p. 179)

À ce moment-là, où rien ne se passe entre Alicia et sa famille, la petite Christine s'efforce, une fois de plus et avec une grande difficulté, de suivre Alicia dans ses pensées et sentiments. Totalement impuissante comme Alicia elle-même, elle se répète le nom de celle-ci, comme pour s'assurer de sa présence. À part le prénom, le mot «joie» revient souvent dans le passage où l'on évoque le point culminant de la maladie d'Alicia: «Et la joie a sauté dans son visage comme le soleil même. N'était-ce pas merveilleux? Revenant à la vie, l'âme d'Alicia trouvait d'abord la joie! Comme si l'âme était faite pour la joie...» (Roy, 1980, p. 179). À ce moment, seule la joie rattache Alicia, tout comme la petite Christine, à la réalité; sans doute, est-ce pour cela que cette dernière se répète son nom. Ces liens lexicaux renforcent la cohésion du récit au moment où la petite Christine doit faire face à une désespérante énigme et où ses propos risquent d'être décousus.

Nous avons pu remarquer, avec étonnement et émotion, que jamais les termes «maladie mentale» ou «folie» ne sont employés par la narratrice adulte ni par la petite Christine. Elles ne nous expliquent jamais le mal mystérieux d'Alicia. Le récit est dominé par le discours enfantin qui présente certaines caractéristiques du discours schizophrène authentique: difficulté d'établir la référence au monde extérieur, usage des anaphores

et, à certains moments, usage assez fréquent des liens lexicaux. La maladie d'Alicia s'en trouve protégée, voire valorisée.

NOTE

1. Comment peut-on identifier les interlocuteurs schizophrènes dont la pensée n'est pas désordonnée par rapport aux interlocuteurs à la pensée désordonnée? Rochester et Martin proposent deux hypothèses à ce sujet: « [...] The primary problem is in knowing how to identify these NTD [non-thought-disordered] speakers. They do not differ reliably from TD [thought-disordered] subjects or parameters, such as hospitalization, drug dosage, education, and social class, but this does not preclude some important differences. One possibility is that the NTD group includes those schizophrenic patients who are more sensitive to drugs and hence are showing a faster improvement in their symptomatology. Another possibility which may be complementary to the first is that NTD speakers are more cautious in their productions than TD speakers, intentionally restricting their discourse in areas where TD speakers' productions seem aberrant» (Rochester et Martin, 1979, p. 197).

BIBLIOGRAPHIE

- BLEULER, Eugen (1950) *Dementia Praecox or the Group of Schizophrenias*, New York, International University Press, 548 p.
- ROCHESTER, Sherry et MARTIN, J. R. (1979) *Crazy Talk: A Study of the Discourse of the Schizophrenic Speakers*, New York, Plenum Press, 229 p.
- ROY, Gabrielle (1980) *Rue Deschambault*, Montréal, Stanké, 303 p.
- TODOROV, Tzvetan (1978) *Les genres du discours*, Paris, Seuil, 309 p.